

L'effervescence en art à Mashteuiatsh. Entrevue avec Sonia Robertson

Jonathan Lamy

Numéro 122, hiver 2016

Affirmation autochtone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamy, J. (2016). L'effervescence en art à Mashteuiatsh. Entrevue avec Sonia Robertson. *Inter*, (122), 54–56.

L'EFFERVESCENCE EN ART À MASHTEUIATSH

ENTREVUE AVEC SONIA ROBERTSON

► JONATHAN LAMY

Sonia Robertson : J'aimerais parler brièvement de ce qui se passe en art à Mashteuiatsh. Il y a des activités culturelles, comme des projections de films et des spectacles de musique, tout l'été au Camping Plage Robertson, mais je voudrais surtout parler du projet d'échange avec le Mexique, Renâitre-Renacer, et du festival de contes Atalukan, qui en était à sa cinquième édition cet été. Ce que j'aime à dire du festival, c'est qu'il amène du monde de la littérature, de la performance ou même du politique – Virginia Pésémapéo Bordeleau, Louis-Karl Picard-Siouï, Guy Sioui Durand, Alexandre Bacon –, dans l'espace de l'oralité. Ils ont tous relevé avec brio le défi de venir sur le territoire du conte.

Jonathan Lamy : Tu m'as déjà dit que tu invitais des conteurs, mais aussi que tu en *inventais*. Et maintenant, autant Virginia que Louis-Karl se présentent comme artistes, écrivains et conteurs...

S. R. : Oui, ça ajoute une corde à leur arc. On approche des gens qui sont un peu conteurs et, avec les formations

offertes durant Atalukan, ils prennent confiance. Il y a cinq ans, pour la première édition, j'ai invité un gars que j'avais entendu conter autour d'un feu. Sa première réaction a été de dire : « Ben non, j'suis pas conteur. » Je lui ai répondu : « Moi, je te trouve bon ! Viens conter. » Après quelques ateliers, Patrick Courtois est devenu un conteur reconnu, maintenant invité dans des festivals de contes. Je suis fière de ça. L'aspect formation, c'est important pour le festival.

Quand je travaillais au Musée de Mashteuiatsh, on avait organisé un atelier d'écriture avec Joséphine Bacon et Laure Morali. Grâce à la formation, quelqu'un comme Édouard Germain a appris à structurer ses textes. Il écrit encore et souhaite publier un recueil de poésie. Je trouve ça important de donner, ici, à Mashteuiatsh, un espace pour la parole, pour la musique, pour la poésie, pour la relève. Et quand je parle de relève, je ne pense pas juste aux jeunes, mais à tous ceux qui veulent utiliser l'art, même s'ils ont 60 ans comme Édouard.

J. L. : Comment est venue l'idée d'Atalukan ?

► Renâitre-Renacer, événement de *land art* tenu à Mashteuiatsh en septembre 2013. Photos : Sonia Robertson.



S. R. : Denis Bigras travaillait comme gérant ici, au Camping Plage Robertson, et il avait invité son ami André Lemelin à venir faire un tour. Nous étions autour d'un feu, mais il s'est mis à pleuvoir, alors nous sommes entrés dans la roulotte de Denis. André s'est mis à conter. Kathia Rock était là et l'a accompagné à la guitare. J'ai été absorbée du premier au dernier mot. J'ai été transportée par les images créées par les mots. Le lendemain, on en reparlait, et il m'expliquait qu'il a fondé quelques festivals au Québec.

J. L. : Oui, André Lemelin, c'est un fondateur de festivals !

S. R. : C'est un « semeur de graines », un loup, comme moi. Alors, on se disait qu'on devrait partir un festival, ici. Tout l'hiver on a travaillé à monter le festival. Il m'a aidée. La première année, on n'avait pas vraiment de financement. On a fait une petite édition, on a semé la graine. Après, on a eu de l'aide du Conseil des arts du Canada, et là on sait déjà qu'on a notre subvention pour 2016.

J. L. : Comment tu vois Atalukan ? À quoi ça sert, pour la communauté, pour les artistes autochtones ?

S. R. : Comme je l'ai dit plus tôt, l'important, c'est de ramener des gens vers l'oralité parce que c'est notre moyen d'expression traditionnel. Ça ajoute des cordes aux arcs des artistes qui ne se considèrent pas conteurs, mais qui pourraient l'être. Ça crée des conteurs. Pour moi, c'est important de s'exprimer par l'art parce que c'est par l'imaginaire que nous autres, les Autochtones, nous pouvons être. Simple-ment cela : être. Le festival apporte un espace de diffusion, d'échange, de partage entre les nations. C'est une plateforme d'oralité, où on peut réactiver la tradition. Les traditions sont importantes pour moi quand elles touchent à des valeurs. L'expression par l'imaginaire, c'est majeur pour exister.



J. L. : Souvent, quand on pense à la tradition, on pense davantage à des rituels, mais exprimer l'imaginaire, c'est aussi une tradition...

S. R. : Ce que j'aime bien dans l'idée de ramener les traditions, c'est d'aller voir la valeur en arrière. C'est important de ne pas perdre les savoirs, comme faire des raquettes, mais au-delà des savoirs il y a des valeurs, et ce sont ces valeurs-là qu'il faut continuer de garder vivantes et qu'il faut ramener dans notre quotidien. Il y a beaucoup d'espaces d'imaginaire qu'on peut partager. Le conte en est un, le rituel aussi, tout comme la peinture, la poésie, celle de Marie-Andrée Gill par exemple, que j'aime beaucoup et que j'ai invitée au festival de contes.

Pour la 5^e édition, j'ai aussi invité Alanis Obomsawin. Elle se demandait si je l'invitais comme conférencière, mais je lui ai dit : « Non, je veux que tu viennes conter. » Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas conté, mais moi, c'est comme ça que je l'ai connue, par l'album qu'elle a fait dans les années quatre-vingt, *Bush Lady*, où elle contait en chantant. Pour moi, elle est une des premières à avoir amené le conte sur la scène.

J. L. : Quels sont les autres conteurs que tu trouves importants, qui ont contribué à réactualiser cette tradition ?

S. R. : Il y a Robert Seven-Crows, Nicole Obomsawin et Joséphine Bacon qui a fait un travail colossal en collectant les légendes de la Côte-Nord auprès des aînés. Elle aussi, elle ne se considérait pas comme une conteuse au début, et maintenant elle fait des festivals de contes !

J. L. : C'est une des particularités de ton festival : les festivals de musique n'inventent pas des musiciens et les festivals de poésie n'inventent pas des poètes !

S. R. : C'est parce que c'est traditionnel, c'est notre tradition orale, notre façon première de nous exprimer. L'imaginaire est l'expression de ce que nous sommes dans nos particularités. C'est pour ça que je trouve si important de donner cette place-là à l'oralité.

J. L. : Comment Atalukan s'est-il développé avec les années, en termes de réception et de collaboration ?



S. R. : Une des choses qui fait que le festival est assez unique, c'est son côté nomade. Dès la première année, on est allés conter à Roberval (la ville voisine), à la bibliothèque et dans un café. D'année en année, on a ajouté des lieux nouveaux, jusqu'à huit différents. On conte même de l'autre côté du lac Saint-Jean, à l'Île du Repos.

Lors du festival, on a aussi des rencontres avec les aînés, sur différents sujets. Il y en a qui racontent des légendes ou bien des récits de vie. Cette année, il y a eu une recherche faite par le Musée amérindien sur la tradition orale. Ils ont fait un CD, lancé pendant le festival, et une exposition, intitulée *Sheue : écho de nos chants, contes et légendes*, qui fait

> Sophie Kurtness et Sonia Robertson, *Memeu* dans le cadre de l'échange La révélation du possible, festival Cumbre, Tajín, Mexique, 2014. Photos : Sonia Robertson.



Festival
de contes et légendes
Atalukan



partie de l'exposition permanente, et il est possible de la visiter actuellement.

J. L. : Et pour les prochaines éditions ?

S. R. : Présentement, le festival est à une échelle humaine. Des fois, quand c'est trop gros, tu perds l'humanité. Ce qui est plaisant, c'est que le soir, après, on se rencontre, on fait un feu, on échange et on jase. Au niveau du développement des activités, on a atteint un bon roulement et une grande variété. On a fini par trouver un bon format et, cette année, je pense que ça avait l'air d'un festival bien rodé.

Mais c'est sûr qu'un festival de contes, ça demeure une scène avec des conteurs. Ce n'est pas traditionnel, parce que la façon traditionnelle de conter, c'est long. Un conte, une légende, surtout un mythe fondateur, ça peut prendre des heures à conter ! J'aimerais amener ça, mais comment ? J'ai une idée, mais ce n'est pas quelque chose qui va se faire sur une scène comme le reste du festival. Ce serait autre chose, plus intime...



de pêche et aussi des danses de pow-wow. En plus de l'échange artistique et des réflexions sur le *land art*, il y a vraiment eu un espace de partage de nos cultures, de notre rapport au monde.

J. L. : Cet esprit du partage, de l'échange, se retrouve également dans ton travail artistique. Tu as souvent travaillé en collaboration : avec Domingo Cisneros pour *Wampum 400* en 2008 à Québec, avec Sophie Kurtness pour votre exposition *Natuapatakan* à Séquence à Chicoutimi en 2012 et avec des gens dans les communautés, comme pour l'exposition *Nikiwin/Renaissance/Rebirth* à Val-d'Or en 2014.

S. R. : Oui, c'est vrai. Pour l'œuvre à Val-d'Or, il y a des gens qui sont venus broder des mots. C'était très collaboratif et participatif, mais aussi éphémère. Je travaille souvent sur place, in situ. C'est ce que j'ai fait pour *Baliser le territoire* à Art Mûr en 2012, une exposition majeure dont Nadia Myre était la commissaire. Avec Sophie Kurtness, c'était une œuvre complexe, avec cinq volets. On occupait tout le territoire de la galerie ! Même les vitrines, où il y avait des projections de films et une installation ! Il y avait beaucoup d'heures de travail là-dedans.

J. L. : L'idée d'affirmation autochtone, qu'est-ce que ça t'inspire ?

S. R. : Pour le festival de contes, c'est l'affirmation par la prise de parole, l'espace de l'oralité et de l'imaginaire. Pour *Renaître*, c'était la réappropriation de la tradition dans le sens de la revisiter à notre façon comme artiste. On revient au même enjeu : affirmer son autochtonité, son unicité aussi. Dans « *Rivière* », l'œuvre réalisée avec les femmes pour *Nikiwin/Renaissance/Rebirth*, il y a aussi une affirmation : en brochant des mots-prières pour l'eau, on affirmait son importance et on s'affirmait comme gardiens de la terre. C'était une prise de position, mais par un discours qui était de l'ordre de la prière, de l'intériorisation, pour dire de faire attention à l'eau.

J. L. : Ce n'était pas une affirmation avec des pancartes, mais une affirmation-prière...

S. R. : Ça me fait penser, et c'est vraiment d'actualité par rapport à ce qui se passe ici : des grandes affiches, des pancartes de huit pieds par cinq pieds (2,4 m x 1,5 m), où il est écrit « *Nitassinan/Mashteuiatsh/Pekuakamiulnuatsh* », ont été posées à l'entrée du territoire, sur six routes différentes, et même sur les chemins forestiers. C'est un geste politique fort, une affirmation quant au territoire. Et la prochaine exposition qui sera au Musée de Mashteuiatsh, jusqu'en mai 2016, c'est justement *Territoires partagés*, que la commissaire France Trépanier avait créée à Vaste et Vague, cet été, à Carleton, et qui est une réflexion sur le partage du territoire aujourd'hui. ◀

> Atalukan, festival de contes, Mashteuiatsh, 2015. Photos : André Lemelin.

J. L. : Peux-tu me parler maintenant du projet *Renaître* ?

S. R. : C'est avec Guillermina Ortega que j'ai initié le projet. Elle avait entendu parler de moi lors d'une résidence à Banff. Elle cherchait une artiste autochtone qui fait du *land art*. Alors, elle m'a invitée dans un festival qui s'appelle Cumbre Tajín et qui est le deuxième plus gros festival au Mexique. J'y suis allée en 2012. Il y eut une belle chimie entre nous et on s'est dit que ce serait bien d'organiser une rencontre, un échange. Alors, trois artistes autochtones mexicains, Guillermina Ortega, Santiago Sarmiento et Jun Tiburcio, sont venus à Mashteuiatsh à l'automne 2013. Puis trois artistes autochtones du Québec, Sophie Kurtness, Nadia Myre et moi, sommes allées au Mexique au printemps 2014. Le projet s'étendait d'un équinoxe à l'autre.

Là-bas, c'est un festival sur l'identité. Dans le parc où les activités se déroulaient et où nous étions invitées à créer, il y avait des *casas*, des maisons de transmission, sur le tissage, les plantes médicinales et les cérémonies comme la danse des *voladores*. On pouvait apprendre des techniques traditionnelles, tresser des feuilles de palme par exemple, et intégrer ces savoirs à nos œuvres in situ.

Quand ils sont venus ici, c'était un peu la même chose. Nous avons visité le site de transmission culturelle Uashashtsh. Les artistes du Mexique ont pu assister à des démonstrations : la fabrication de la banique, de filets

Jonathan Lamy est chercheur postdoctoral au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) de l'Université Laval. Ses recherches portent sur l'art de performance, l'amérindianité et la littérature québécoise. Il a publié deux livres de poésie aux Éditions du Noroît et entretient également une pratique en performance, dans laquelle il conjugue la poésie sonore, la poésie-action et l'intervention dans l'espace public.

Sonia Robertson est une artiste multidisciplinaire ilnu qui vit à Mashteuiatsh au Lac-Saint-Jean. Son travail a été présenté dans sa communauté, au Québec, au Canada, en France, en Haïti, au Mexique et au Japon. En 1994, elle a mis sur pied la Fondation Diane Robertson et en 2001, l'Association du Parc Sacré (Kanatukuliuetsh uapikun). Depuis 2011, via la Fondation, elle organise des événements culturels, dont le Festival de contes et légendes Atalukan. En 1996, elle a obtenu un baccalauréat en arts visuels de l'Université du Québec à Chicoutimi et poursuit une maîtrise en art thérapie à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.